

Entretien avec Johanna Exenberger - une jeune femme extrêmement engagée socialement et pédagogue avec un large rayon d'action international

DZ=Journal du village d'Inzing, JE=Johanna Exenberger

DZ : Chère Johanna, ton CV est plein de formations et d'engagement social. Racontez-nous comment est née votre relation manifestement étroite avec la culture française, puis espagnole.

JE : Ma relation avec la France s'est faite plus spontanément. Quand j'avais 16 ans, je voulais quitter le Tyrol et l'Autriche et découvrir un nouveau pays. En fait, j'avais imaginé un pays d'Amérique latine comme le Chili. Mais comme je n'avais que 16 ans, ce pays est finalement devenu un pays européen. Je vivais dans une famille française en région Rhône-Alpes, près de Lyon. Aujourd'hui encore, j'entretiens une relation très étroite avec ma « famille française ». Depuis le lycée, je m'intéresse beaucoup à l'Amérique latine, notamment à la région andine. En septembre 2013, j'ai voyagé à Santa Cruz de la Sierra en Bolivie et j'ai travaillé comme bénévole dans le projet social « FAMUNDI » pendant un an. Après mon séjour en Bolivie, je suis retourné en France, où j'ai commencé mes études de licence en anthropologie sociale et culturelle et en espagnol. J'ai passé la dernière année de mes études d'anthropologie à l'Université de Guadalajara au Mexique. Cette année, j'ai également commencé à m'impliquer activement auprès de l'ONG « FM4 Paso Libre », qui soutient les migrants, principalement d'Amérique centrale. Je suis également retourné plusieurs fois au Mexique pendant plusieurs mois pour rendre visite à mes amis et pour effectuer des recherches sur le terrain dans le cadre de mon mémoire de maîtrise, qui porte sur la migration centraméricaine au Mexique. J'ai ensuite complété mon master en anthropologie avec une spécialisation en études de migration à Paris et j'y vis depuis.

DZ : Lorsque je travaillais en faveur des réfugiés au sein du FK pour l'intégration à Inzing, je vous ai remarqué comme un jeune auditeur intéressé. Depuis lors, le sujet complexe de l'évasion vous préoccupe évidemment de manière très intensive. Quelle en est la raison ?

JE : À l'époque (2015), j'étais très touché par ce qu'on appelle la « crise migratoire ». Je ne connaissais pas encore grand-chose sur le sujet, mais je voulais en savoir plus, non seulement pour m'impliquer activement, mais aussi pour m'y engager sur le plan intellectuel. Je pense que la raison pour laquelle je m'intéresse tant à l'évasion et à la migration est que je m'intéresse beaucoup aux histoires individuelles des gens. Pour moi, il ne s'agit pas seulement de grands débats politiques, mais aussi d'expériences personnelles derrière les chiffres. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai choisi l'anthropologie : je veux comprendre comment les gens vivent dans différents contextes sociétaux, sociaux et culturels, ce qui les motive et comment ils font face aux défis que la vie leur lance. La fuite et la migration sont des sujets dans lesquels les expériences personnelles des personnes concernées et les décisions politiques majeures se chevauchent souvent de manière spectaculaire. Il s'agit des destinées humaines, mais aussi des systèmes qui les influencent – et c'est ce qui m'intéresse particulièrement.

DZ : Pouvez-vous nous décrire votre travail et vos expériences au sein de l'ONG « FM4 Paso Libre » ?

JE : C'est ce qu'on appelle une « albergue », une auberge comme celles qu'on trouve sur les routes migratoires du Mexique. Les mouvements migratoires à l'intérieur et à travers le Mexique ont considérablement changé ces dernières années. Ces auberges ont été créées à l'origine pour fournir un abri, de la nourriture, des vêtements et un endroit sûr où dormir quelques nuits aux migrants, notamment en provenance d'Amérique centrale, lors de leur voyage vers les États-Unis. Aujourd'hui, le « profil » et les origines des demandeurs de protection se sont considérablement diversifiés : de plus en plus de personnes demandent l'asile au Mexique parce que cela est devenu quasiment impossible aux États-Unis. De nombreux migrants voyagent vers le nord, mais n'ont pas nécessairement pour objectif de traverser la frontière. En outre, le nombre de migrants en provenance de pays africains ainsi que de Cuba et d'Haïti augmente. L'ONG offre d'une part une protection aux personnes en transit, mais soutient également les demandeurs d'asile et les personnes ayant le statut de réfugié. J'ai travaillé à la garderie. Mes tâches consistent à accueillir les migrants le matin, à mener les entretiens pour la base de données, à transmettre les informations importantes et à organiser la distribution de nourriture et de vêtements. La collecte de données est particulièrement importante afin de documenter les défis quotidiens auxquels les migrants doivent faire face, de mettre en lumière les violations des droits de l'homme et de collaborer avec les autres foyers pour plaider en faveur des droits des migrants.

DZ : Quelles tâches aviez-vous dans le cadre du projet social FAMUNDI ?

JE : FAMUNDI est un projet social dans la banlieue de Santa Cruz de la Sierra (Bolivie) qui soutient les familles en situation de vie difficile. Mon travail consistait à coordonner le groupe de bénévoles, composé d'environ quatre personnes, et à travailler ensemble pour concevoir les différentes tâches et domaines du projet. Une partie intégrante de notre travail quotidien consistait à aider à la crèche et à la garderie après l'école, où nous organisons des ateliers et des jeux hebdomadaires.

DZ : Votre formation académique impressionnante constitue certainement un grand avantage pour fonder vos engagements. Pourquoi avez-vous choisi ces domaines d'études particuliers ?

JE : Mon baccalauréat en espagnol est né spontanément : après mon retour de Bolivie, j'ai voulu améliorer encore mon espagnol. Le cours était extrêmement varié et passionnant. Cette combinaison était très intéressante et complétait parfaitement mes études d'anthropologie. Mes études d'anthropologie sociale et culturelle étaient pourtant planifiées depuis longtemps (depuis l'âge de 15 ans). Je voulais vraiment étudier quelque chose qui traitait des gens et de leurs différentes manières de vivre, de penser et d'agir. La spécialisation en recherche sur la migration dans mon master résulte de mon intérêt déjà décrit pour le thème de la migration et de mon implication auprès de l'ONG FM4 Paso Libre.

DZ : Entre autres choses, vous avez également traité de manière scientifique le mouvement des réfugiés américains de la zone latino-américaine vers la zone anglo-américaine. Selon vous, quel est le problème ou le défi particulier de ce mouvement de randonnée ?

JE : C'est une question très complexe à laquelle on peut répondre à différents niveaux. Les décisions en matière de politique migratoire ont une influence directe sur la vie et les mouvements migratoires des personnes concernées. Malheureusement, il s'agit généralement de violations très répressives, voire de violations des droits de l'homme, qui rendent la migration potentiellement mortelle. Malheureusement, la migration est souvent considérée uniquement d'un point de vue politique et les mouvements migratoires sont présentés comme une « invasion » et un « danger ». On nous donne des images simplifiées et déformées. Si vous regardez les cartographies de migration, par exemple celles de FRONTEX, elles montrent souvent d'épaisses flèches rouges allant de l'Afrique vers l'Europe ou de l'Amérique latine vers les États-Unis. Les migrations Sud-Sud ou migrations internes sont généralement négligées, ce qui fait que nous manquons de recul et que la flèche pointant vers l'Europe est perçue comme très épaisse.

Mais la réalité est bien plus complexe : les routes migratoires sont souvent imprévisibles, en zigzag ou circulaires. Il existe de nombreux endroits où les gens sont détenus pendant des mois, dans un état d'insécurité. À cela s'ajoutent les dangers posés par les bandes criminelles, l'exploitation des personnes sans statut légal, les risques naturels et les frontières dangereuses. Les États-Unis – tout comme l'Europe – déplacent de plus en plus leurs frontières extérieures vers le sud. Le Mexique joue un rôle central dans la politique migratoire américaine, à l'instar de la région du Sahel pour l'Europe. L'objectif est de dissuader le plus tôt possible les migrants de venir aux États-Unis. Je voudrais également aborder le droit d'asile. Arriver dans un pays et demander l'asile est un droit humain. Mais malheureusement, de moins en moins de personnes parviennent même à arriver dans le pays de destination. Sous l'administration Trump, le Guatemala a été classé comme pays tiers sûr. Cela signifiait que les personnes fuyant le Salvador et traversant le Guatemala, par exemple, seraient expulsées là-bas et devraient y demander l'asile. Depuis 2019, il existe également ce que l'on appelle les « Protocoles de protection des migrants » (MPP), qui obligent les demandeurs d'asile à rester au Mexique pendant leur procédure. Cette politique entraîne des délais d'attente extrêmement longs, souvent dans des villes parmi les plus dangereuses au monde. Les conditions de vie dans ces villes frontalières sont inhumaines, laissant les populations vulnérables aux risques de violence et d'exploitation. En bref : pour moi, l'un des problèmes de ces mouvements migratoires est que la réponse politique aux États-Unis et au Mexique est de plus en plus répressive. Au lieu d'offrir de véritables solutions, les itinéraires deviennent plus risqués et de plus en plus de personnes risquent leur vie pour échapper aux conditions précaires et dangereuses de leur pays d'origine.

[Selon le HCR, 117,3 millions de personnes étaient en fuite fin 2023. La grande majorité sont des personnes déplacées internes (ou des réfugiés dans les pays voisins comme la Turquie, le Liban, la Colombie, etc.). 75 pour cent des personnes en déplacement sont acceptées dans des pays à revenu faible ou intermédiaire.]

DZ : Vous débuterez des études doctorales à Paris dès l'automne 2024 pour achever cette démarche. Quelle question spécifique vous préoccupera ?

JE : Je traite du vécu quotidien de personnes bénéficiant d'un statut de protection internationale (statut de réfugié, statut de protection subsidiaire, etc.) dans trois villes européennes : Paris, Vienne et Madrid. J'aimerais que les personnes impliquées participent activement à la recherche. C'est pourquoi je travaille avec des photographies et des œuvres artistiques que je fais réaliser par les participants dans le cadre des entretiens.

DZ : Vous êtes un vrai globe-trotter maintenant. Dans quelle mesure vous sentez-vous toujours connecté à votre communauté d'origine, Inzing ?

JE : Je me sens très connectée à la montagne et à la nature ! Je me sens chez moi là-bas ! Et bien sûr, j'aime beaucoup rendre visite à mes parents, mes frères et sœurs.

DZ : Merci beaucoup, Johanna, pour la description impressionnante de votre projet de vie haut en couleur. J'espère que vous pourrez également encourager d'autres personnes à renforcer la coopération à différents niveaux dans les temps politiques difficiles actuels et ainsi - un grand mot - à rendre le monde un peu meilleur !!